

Poésie de l'île Noire

Isabel Corona

Numéro 166, automne 2020

Mais il ne suffit pas de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94360ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corona, I. (2020). Poésie de l'île Noire. *Moebius*, (166), 19–25.

Poésie de l'île Noire

Isabel Corona

Au tournant d'une vie, j'ai
glissé sur ton cou et me
suis affalée de tout
mon long
sur mes draps souillés par
un verre d'eau
renversé

(un peu comme ma tête lorsque
tu inspires mon nom)

voilà un lac
entre nos ventres

je dormirai nue
en chute dans ta gorge

et tu te réveilleras
dans la fissure de ma fossette

d'où
la cire s'écoule
se fond sous les chairs

devient miel
retrouve le courant

entends-tu la tendresse dans *attendre*

sens-tu le dard s'enfoncer
dans l'instant

le venin
de chaque seconde

en amont
du désir

certains soirs

je
ferai des nœuds de cerises

avec les langues
de celles qui ont
goûté tes eaux

et la tienne
dépliera ma chair
me dépècera

des marées, des textures
ce qui reste de lui

(d'une rive à l'autre, le parallèle de vos corps se rejoint)

relevée

debout sur sa nuque
mes orteils se sont resserrés
et ont formé des crevasses
sur son souffle de verre
et de sable

ma paume s'est incrustée
en un spasme à
la mémoire de son torse

le relief du rythme
au large de ses côtes

révèle

une équivoque de cœurs
en écho au tien

vos nuits résonnent et se heurtent

au littoral
de vos mains

je fuis
sur les galets de pieds nus
les naufrages sous les lits

qui coulent
et se collent à vos corps
gorgés de soleil
endurcis d'envies

je saute
d'épaules à épaves

jusqu'à
m'échouer sur l'horizon
et flotter

entre fleuve presque mer

ainsi je reste,
ressac

sereine
dans la vague de vos draps

dansante
à la surface de vos yeux.

Je voudrais
ne plus avoir de seins
ni de hanche

rien que le plat de mon île
imbriqué au vent